

● G PHÉNOMÈNE

“POURQUOI J’AI ACCEPTÉ DE GAGNER MOINS”

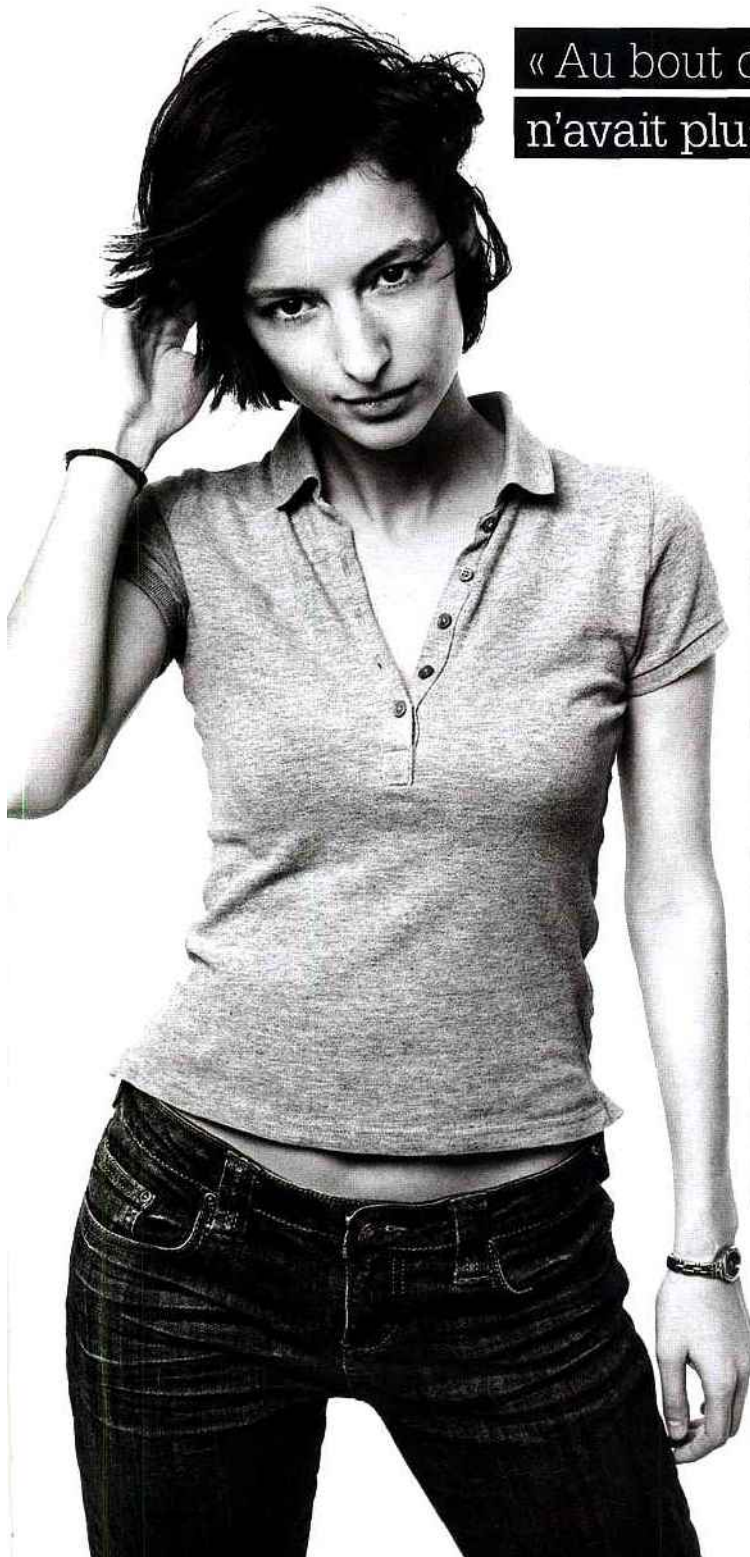
On peut sortir d'une grande école de commerce et avoir envie d'aider quelqu'un d'autre qu'un patron du CAC 40. Un enfant du Sahel ou un paysan du Pérou, par exemple. PAR VALÉRIE ZERGUINE PHOTOS: CAMILLE KERBELLEC

Si on vous dit «grande école de commerce», vous voyez un type à dents de requin et une fille en talons aiguilles qui piétine ses concurrents. Si on vous dit ONG, vous visualisez un mec à dreadlocks qui écoute Manu Chao et une fille qui se prend pour lady Di. Rembobinez les clichés et imaginez que ces deux univers, aujourd'hui plus que jamais, s'interpénètrent. On connaît tous l'histoire de la Veja. Inspirée des modèles brésiliens des 70's, cette basket bio et équitable est devenue un must have que s'arrachent les concept stores du monde entier. Mais pas seulement. Son succès incarne aussi une nouvelle tendance du marché du travail. A l'image des deux créateurs de Veja, sortis de Dauphine et d'HEC, de plus en

plus de hauts diplômés optent pour l'économie solidaire – les ONG, l'associatif, le commerce équitable plutôt que la finance ou l'agroalimentaire – après leurs études. Ils étaient 4000 à répondre à l'appel du Forum national pour l'emploi dans l'économie sociale et solidaire, en octobre dernier. Et les filières d'«entreprenariat social» ou de «management alter» créés depuis une dizaine d'années par l'Essec, HEC ou Sup de Co, attirent de plus en plus d'étudiants. Après un début de carrière dans le marketing ou les fusions-acquisitions, certains décident de changer de cap, quitte à renoncer à leur salaire jackpot. «J'ai démissionné d'une boîte de jeux vidéo où je gagnais royalement ma vie pour intégrer l'ONG Sports sans frontières», raconte Olivier. En faisant ce choix, je n'ai pas renié ma formation HEC, bien au contraire. J'ai simplement choisi de mettre mes compétences et mon énergie au service d'un

projet auquel je crois. » Pour Jérôme Cordelier, auteur de *Ceux qui s'engagent* (Perrin), ces jeunes diplômés veulent agir autrement. Pas servir des plateaux-repas aux Restos du cœur, mais faire du business, occuper des postes à responsabilités, monter des projets... pourvu qu'il y ait un sens à tout ça. «Il s'agit d'une génération moins militante politiquement que celle de leurs parents, mais aussi beaucoup plus pragmatique, ancrée dans la réalité. Pour eux, il n'y a pas de contradiction entre l'économique et le social. Tous s'entendent pour dire qu'une association doit être rentable financièrement pour mener à bien son projet social. Et c'est là qu'ils interviennent. » Fini l'époque où les ONG et les associations ne fonctionnaient que grâce aux dons et au bénévolat. «Aujourd'hui, elles sont devenues de grosses machineries, analyse Jérôme Cordelier, qui gère des centaines d'employés et des budgets considérables. Elles ont besoin de cadres capables de monter des dossiers de financement, de maîtriser les techniques de com', de rationaliser les modes de management. » Des cadres comme ça, on a voulu en rencontrer. Interviews.

© S.O.S. Sahel



« Au bout de deux ans, mon job
n'avait plus aucun sens. » SOLANGE, 27 ANS

« Je suis issue d'une double culture : mon père est français, ma mère algérienne. Depuis toute jeune, je me suis impliquée dans différentes associations, en tant que bénévole. A l'Essec, je me suis tout de suite orientée vers la spécialisation "entreprenariat social", avant d'opter pour un poste dans un cabinet de conseil. Je voulais me former dans le privé avant de m'investir dans le social ou l'humanitaire. Mais je me suis lassée plus vite que prévu. Au bout d'un an, j'ai posé un congé sans solde pour partir avec une ONG en Equateur, aider des petits producteurs à mieux gérer leurs coopératives. J'ai été impressionnée par la solidarité qui régnait entre eux. Trois jours après mon retour à Paris, j'ai retrouvé mon poste. Le choc : là-bas, l'humain était au cœur des préoccupations, pas juste une variable d'ajustement. D'autant qu'on m'a mise sur une mission de restructuration, qui implique souvent des licenciements. J'étais démotivée et en déphasage total avec mes collègues. J'ai fini par démissionner. »

DORMIR EN PLEINE BROUSSE

« Quelques semaines plus tard, j'ai répondu à une annonce de l'ONG S.O.S. Sahel, qui recherchait une chargée de partenariats. C'était ma première démarche et ça a été la bonne. Mon job consiste à trouver des financements pour les projets de construction de puits, d'écoles... La première fois que j'ai convaincu une entreprise de débloquer des fonds, ça a été une immense satisfaction. J'en ai parlé à tout le monde autour de moi. J'ai perdu un quart de mon salaire mais c'est un luxe d'être en phase avec mes convictions. Et puis, je vais régulièrement sur le terrain. J'adore me retrouver en pleine brousse, partager la vie des gens sur place. Dans ces moments-là, je me dis que j'ai vraiment fait le bon choix. » ►



Deux fois par an, Solange part en immersion en plein Sahel.

« Au lieu de gravir les échelons, j'ai changé de voie. » ESTELLE, 32 ANS

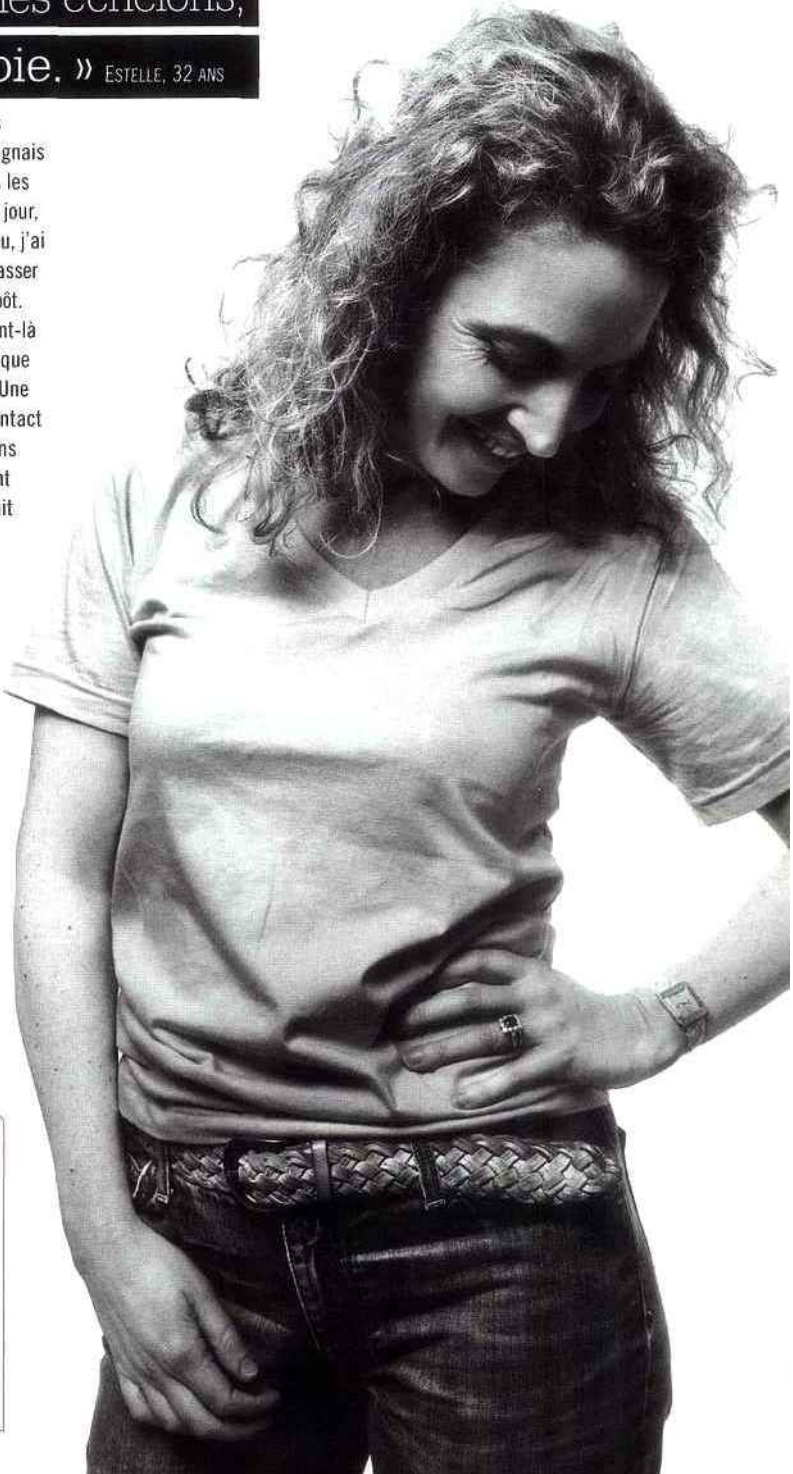
« Après ma sortie d'HEC, j'ai intégré un gros cabinet d'avocats en tant que fiscaliste. Je gagnais très bien ma vie. Chaque année, je grimpais les échelons. Ma voie semblait toute tracée : un jour, je finirais associée du cabinet. Mais, peu à peu, j'ai commencé à me lasser. J'en avais marre de passer mes journées à vérifier des déclarations d'impôt. Je voulais changer de filière. C'est à ce moment-là que j'ai repensé à une mission humanitaire que j'avais faite au Népal pendant mes études. Une expérience qui m'avait marquée. J'ai pris contact avec des anciens d'HEC qui travaillaient dans l'humanitaire et l'économie solidaire. Ce sont eux qui m'ont expliqué que mon profil pouvait intéresser les associations et les ONG »

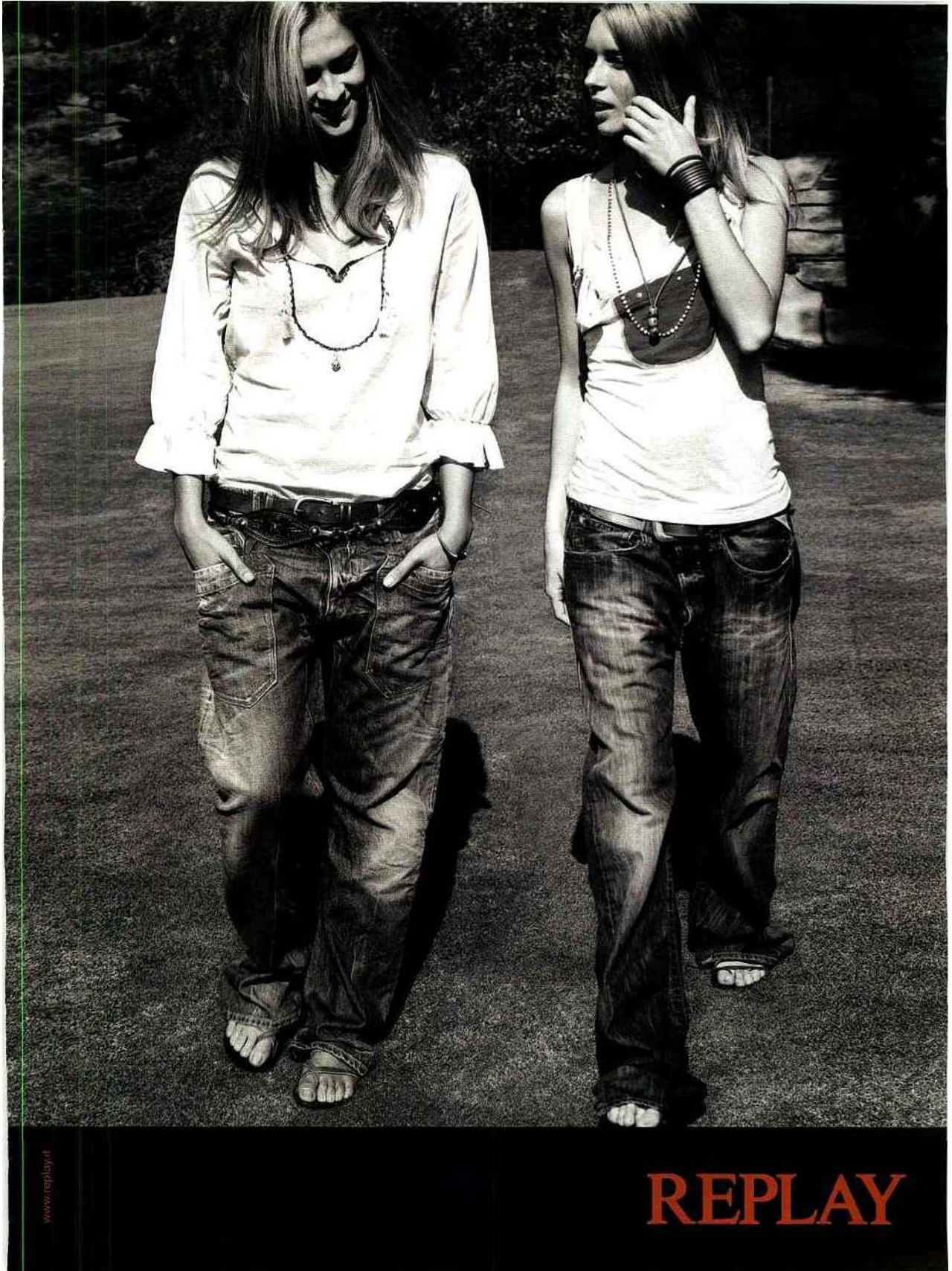
« POUR MON FILS, JE SUIS ROBIN DES BOIS »

« Et ça a marché. Peu de temps après, j'ai été engagée par la Fondation de France puis par l'association I.M.S.-Entreprendre pour la cité, il y a quelques mois. Mon rôle est d'aider les associations à trouver des bénévoles et des financements auprès de mécènes privés. Récemment, mon fils de 8 ans m'a demandé ce que je faisais comme travail. Quand j'étais fiscaliste, j'aurais été incapable de lui expliquer ma fonction avec des mots simples. Là, ça a été limpide, tout autant que sa réaction. Il s'est écrié : "Mais, maman tu fais la même chose que Robin des bois !" J'étais super-fière ! » ➤

QUEL C.V. POUR BOSSER DANS UNE ONG ?

En plus du personnel technique (médecins, infirmières, agronomes...) envoyé sur le terrain et les missions d'urgence, les ONG recherchent aussi des gestionnaires : des financiers, des comptables, des chargés de com'... Bref, des gens capables d'analyser un tableau Excel à double entrée sans forcément savoir poser une perf' en plein désert.





www.replay.it

REPLAY



« Faire du business sans

être obsédé par le fric. » FREDERIC, 32 ANS

« Je ne m'en suis pas rendu compte sur le coup, mais cette expérience a changé ma vie. A 20 ans, au lieu de faire mon service militaire, j'ai travaillé pour S.O.S. Drogue internationale, une association d'aide aux toxicomanes, en tant qu'objecteur de conscience. Puis, je suis passé à autre chose. Après mon école de commerce, j'ai postulé dans une start-up. C'était en pleine bulle Internet. Au départ, j'étais porté par la vague. Mais j'ai vite déchanté: mon boss était obsédé par la rentabilité, il ne respectait ni ses salariés ni ses clients. J'ai tenu neuf mois avant de claquer la porte et de retrouver un job dans un groupe de presse et de communication espagnol. Le boulot était passionnant: je voyageais beaucoup, je rencontrais des ministres, je dormais dans des grands hôtels. Mais je n'étais pas tout à fait à l'aise. Là encore, la priorité de la boîte était de faire du fric. J'ai démissionné au bout de deux ans. »

LÂCHER LA CLASSE AFFAIRES

« C'est là que j'ai repensé à S.O.S. Drogue internationale. J'avais gardé le contact avec le fondateur de l'association. Ensemble, on a décidé de créer une filière de commerce équitable, au sein du groupe S.O.S. qu'il dirigeait. Notre idée, c'était de sortir l'équitable de son image ethnique, vendre des jeans slim et du design plutôt que des ponchos péruviens. Après avoir réduit mon salaire de moitié, j'ai été engagé comme chargé de mission. Neuf mois plus tard, on inaugurerait notre première boutique, **AlterMundi** (www.altermundi.com), puis La Compagnie du commerce équitable dont je suis président. Le but, c'est que notre PME soit rentable mais aussi de créer des emplois d'insertion en France et de sortir les producteurs du Sud de la pauvreté. Quand je voyage, en Inde ou en Colombie, ce n'est plus en classe affaires, mais c'est beaucoup plus excitant. » ■



© Photo personnelle